

Gabriel Servet l'arrêta du geste.

—Vous vous trompez, monsieur... —dit-il en même temps... —Quand je parlais de mes exigences, il n'était point question d'argent.

—De quoi donc, alors ?

—De la nécessité pour mademoiselle votre fille de venir poser ici, car je ne pourrais transporter tout mon attirail de peintre chez vous, où d'ailleurs je trouverais certainement une lumière moins favorable que celle de mon atelier.

—N'est-ce que cela ? Eh ! monsieur, ce que vous appelez une exigence est tout naturel et n'a rien qui m'étonne... Je suis, ou plutôt j'ai été architecte, donc artiste par certains côtés... Je comprends à merveille que pour être vous-même, pour battre le plein de votre talent, vous avez besoin d'un certain milieu auquel vous êtes habitué... J'ai toujours compté que ma fille, si vous consentiez à faire son portrait, viendrait poser dans votre atelier.

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Albert de Gibray contemplait toujours à la dérobée, avec une sorte d'extase, la gracieuse enfant dont la beauté l'avaient enivré.

Quand le gros homme prononça ces mots : *J'ai toujours compté que ma fille viendrait poser dans votre atelier...* il sentit son cœur battre avec une violence inaccoutumée et il lui sembla qu'un vent de flamme passait sur son visage.

En ce moment aussi l'enfant blonde, peut-être involontairement, mais dans tous les cas d'une manière inconsciente, tourna la tête du côté d'Albert.

Ses yeux rencontrèrent les yeux du jeune homme.

Elle tressaillit, et un beau nuage pourpre remplaça une ou deux secondes la teinte rosée de ses joues.

—Oui, d'abord, autant que possible, mais plus tard, quand l'ébauche de la figure sera poussée suffisamment et que je m'occuperai des fonds et des accessoires, je pourrai travailler seul et ne déranger mademoiselle que tous les deux ou trois jours.

—Quelle sera l'heure de la séance ?

—Celle qui vous conviendra le mieux. Je me mets à vos ordres...

—Voulez-vous dix heures du matin ?

—Parfaitement.

—Alors, c'est convenu.

Pour la seconde fois Albert sentit son cœur battre plus vite.

C'était à dix heures précisément qu'il venait prendre sa leçon quotidienne.

L'idée de revoir la jeune fille lui causait une sensation de joie profonde qu'il ne cherchait pas à analyser.

—Quand commencerons-nous, monsieur ? demanda l'enfant blonde.

—Vous êtes pressée... fit Gabriel en souriant.

—Oh ! oui, monsieur !... Commencerons-nous demain ?

—Cela dépend...

—De quoi ?

—De la dimension du portrait... Le voulez-vous en buste seulement ou en pied et de grandeur naturelle ?

—En pied et de grandeur naturelle.

—Il me faut donc le temps de commander une toile de dimension, sur châssis à clefs, et je n'aurai cette toile qu'après-demain au plus tôt... et encore n'est-ce pas certain... Aussitôt après avoir vu mon fournisseur j'aurai l'honneur d'écrire à monsieur votre père, pour lui fixer le jour de la première séance qui, vous le voyez, mademoiselle, ne dépend pas de moi.

—Pourvu que votre fournisseur ne se mette pas en retard... murmura la jeune fille avec une impatience enfantine.

—Il est habituellement exact, et je lui recommanderai la plus grande hâte... Une question encore...

—Laquelle, monsieur ?

—Avez quelle toilette mademoiselle désire-t-elle être peinte ?

La jeune fille regarda son père.

Celui-ci répondit :

—Marie sort du pensionnat... Je souhaite que son portrait la montre en toilette de pensionnaire, avec le ruban bleu en écharpe indiquant qu'elle fait partie de la division des grandes... C'est ainsi que ma sœur la préférera... Le costume, du reste, est gracieux...

—C'est entendu...

—Il me reste à vous donner mon adresse afin que vous puissiez m'écrire...

Le gros homme exhiba de nouveau son portefeuille si amplement garni de papier Garat, l'ouvrit et en tira une carte de visite qu'il tendit à Gabriel Servet.

L'artiste la prit, y jeta les yeux et lut :

LEDOVIC BRESSOLLES

25, rue de Verneuil.

M. Bressolles s'était levé et la jeune fille en avait fait autant, convaincue que son père allait se retirer.

Mais, au lieu de prendre congé, il se dirigea vers le chevalet supportant la toile à laquelle travaillait le peintre et qui, nous le savons, était presque finie.

La blonde enfant le suivit et, en passant à côté d'Albert de Gibray, échangea pour la seconde fois avec lui un regard inconscient qui la fit rougir de nouveau.

Gabriel, debout à trois pas du chevalet, attendait sans anxiété le jugement que les visiteurs allaient porter sur son œuvre nouvelle.

—Vous destinez sans doute ce tableau à l'exposition ? demanda l'ex architecte.

—Oui, monsieur.

—C'est très remarquables, et je vous prédis un grand succès...

—Est-ce votre opinion sincère ?

—Parole d'honneur, cher artiste, et j'ai la prétention de m'y connaître un peu... C'est superbe... Je parie que ma fille est de mon avis... N'est-ce pas Marie ?

—Oh ! oui, c'est beau, c'est bien beau ! s'écria Mlle Bressolles en joignant les mains. Mais comme c'est triste ! Quelle expression douloureuse offre la physionomie de la pauvre malade... Cela serre le cœur...

—C'est navrant, en effet, appuya M. Bressolles.

—Navrant comme la vérité... dit Gabriel.

—Ce tableau n'est-il donc point une œuvre d'imagination ?... demanda Marie.

—Malheureusement non.

—Vous avez vu ce que vous avez peint ?

—Oui, mademoiselle.

—Ce doux visage souffrant et résigné est un portrait ?...

—Un portrait d'une ressemblance absolue, oui, mademoiselle... J'ai eu pour modèle un pauvre enfant bien malade...

—Elle n'est pas morte, j'espère ?... fit la jeune fille avec émotion.

—Non... Elle est même hors de péril, momentanément du moins, et sa convalescence suit son cours ; mais, pour arriver à une guérison sérieuse et durable, il lui faudrait beaucoup de soins encore... une vie calme... un peu de bien-être... Elle a vécu contre toute espérance, grâce aux soins dévoués d'une de ses voisines, et grâce aussi à quelque argent que nous lui avons fait parvenir, mon élève M. Albert de Gibray, que j'ai l'honneur de vous présenter, et moi... Elle a vécu... mais son avenir me semble bien sombre... si elle a un avenir...

En se voyant présenter à l'improviste, Albert avait salué.

M. Bressolles lui rendit son salut.

Marie s'inclina toute rougissante.

—Cette jeune fille est sans doute un de vos modèles ? demanda l'ex-architecte.

—Non, monsieur. C'est une ouvrière très laborieuse, qui s'épuise à des travaux de couture et ne parvient qu'à grand-peine à gagner un pain bien dur.

—Quelle misère !... murmura tristement Marie.

—La misère noire et froide... Hélas ! oui, mademoiselle... Et si encore elle avait conservé sa santé... Mais la maladie d'abord... la convalescence ensuite... que va-t-elle devenir ?

—Pauvre enfant ? Quel âge a-t-elle ?

—Vingt-deux ou vingt-trois ans à peu près...

XXXV

—Sa famille ne peut donc lui venir en aide ? demanda M. Bressolles.

—Elle n'a pas de famille... répondit l'artiste.

—Ses parents sont morts ?

—Elle ne les a jamais connus... C'est une pauvre enfant abandonnée dès l'âge le plus tendre par son père et par sa mère... Il lui a fallu une nature tout angélique, le sentiment inné du devoir, un courage poussé jusqu'à l'héroïsme, pour arriver à son âge sans avoir failli...

—Et personne ne lui vient en aide ?

—J'ai tenté de le faire et c'est à peine si j'ai réussi... Je voulais lui payer largement les quelques séances que je lui ai demandées pour ce tableau, et pour une étude de tête que M. de Gibray a peinte d'après elle... Elle a refusé de recevoir une rémunération supérieure à celle accordée d'habitude par les artistes à leurs modèles...

—J'allais cependant vous prier, monsieur, de lui transmettre mon offrande... murmura la jeune fille...

—Elle ne l'accepterait pas, mademoiselle.

—Comment alors s'y prendre pour la secourir ? On ne peut la laisser se débattre dans la misère, convalescente et faible encore...

Albert de Gibray intervint.

—Il y aurait un moyen... dit-il.

—Lequel ? fit vivement Marie.

—Confiez-lui du travail... La certitude de ne point manquer d'ouvrage doublerait ses forces.

—Père ! s'écria la jeune fille en prenant les mains de M. Bressolles. Il me vient une idée... Si j'osais...

—Quoi donc, chère enfant ?

—La lingère de ma pension vient de partir pour se marier et pour s'établir à son compte... La place est vacante... Peut-être la protégée de M. Servet est-elle capable de la remplir...

—Elle en est capable, n'en doutez pas... interrompit Gabriel.

Marie poursuivit :

—Eh bien, recommandée chaudement par M. Servet et par nous, elle aurait la chance d'être acceptée... Mme Dubief, si charitable, si bonne, s'intéresserait certainement à elle... La place est excellente... douze cents francs par an, le logement et la nourriture ; ce serait pour cette pauvre enfant une vie calme, paisible, un avenir assuré.

—Vous êtes un ange de charité, mademoiselle... dit Gabriel. Ce serait en effet la fortune et le bonheur pour celle que vous voulez bien appeler ma protégée et qui devient la vôtre... Monsieur votre père peut la recommander hardiment, ainsi que je le ferai moi-même... Je me suis renseigné sur son compte... Je réponds d'elle ! Dans son existence de vingt-deux ans il y a beaucoup de souffrance, mais pas une tache...

Albert de Gibray, ému jusqu'aux larmes, murmura :

—Ah ! mademoiselle, quelle bonne action que vous allez faire !

Mais, n'est-ce pas tout simple, monsieur ? Qui n'es-sayerait d'en faire autant à ma place ? répondit Marie ; puis elle continua, en s'adressant à M. Bressolles : Père, nous verrons Mme Dubief ?

—Je te le promets...

—Aujourd'hui même ?

—Aujourd'hui si tu veux, mais...

—Mais quoi ?

—Avant de s'avancer, il faudrait au moins savoir si cette jeune fille, qui vient d'être très malade, aura la force nécessaire pour remplir l'emploi dont tu parles...

—Cet emploi consiste, pour la lingère, à surveiller les ouvrières qu'elle a sous ses ordres et à préparer le linge des élèves... Tu vois, père, que ce n'est pas fatigant...

—Bien... Mais la jeune fille acceptera-t-elle ? Voilà le point important.